



THÉÂTRE GÉRARD PHILIPPE
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE SAINT-DENIS
DIRECTION - CHRISTOPHE RAUCK

Un festival au TGP
du 26 mars au 15 avril 2012

Vi(II)es

> **VATERLAND Le pays du père** - d'après *Vaterland : le pays de nos pères* de Jean-Paul Wenzel avec la collaboration de Bernard Bloch
version scénique et mise en scène Cécile Backès

Théâtre et vidéo / du 26 mars au 1^{er} avril 2012 / Salle Mehmet Ulusoy / durée : 1h45

> **JACKIE** d'Elfriede Jelinek, traduction Magali Jourdan et Mathilde Sobottke
mise en scène Anne Théron, chorégraphie Claire Servant

Théâtre, danse et vidéo / du 31 mars au 3 avril 2012 / salle Roger Blin / durée : 1h20

> **Ô MON PAYS !** - Un diptyque du Théâtre Pôle Nord -
par Lise Maussion, Damien Mongin, Guillaume Thermet et Yellow Flight

SANDRINE, LA DESTINÉE D'UNE TRIEUSE DE VERRE

Théâtre / jeudi 29 mars, jeudi 5 avril, lundi 9 avril 2012 / salle Jean-Marie Serreau /
durée : 1h30

CHACAL, L'AUTOROUTE DOIT ÊTRE ININTERROMPUE

Théâtre / vendredi 30 mars, lundi 2 avril, vendredi 6 avril / salle Jean-Marie Serreau /
durée : 1h

Intégrales : samedi 31 mars et 7 avril / dimanche 1^{er} et 8 avril

> **VIOLET** de Jon Fosse, traduction Terje Sinding,
mise en scène Bérange Vantusso

Théâtre et marionnettes / du 5 au 15 avril / salle Mehmet Ulusoy / durée : 1h

Réservation - 01 48 13 70 00 - www.theatregerardphilipe.com

TGP-CDN de Saint-Denis

59, boulevard Jules Guesde - 93200 Saint-Denis

Réservation : 01 48 13 70 00 - reservation@theatregerardphilipe.com

Tarifs de 22 € à 6 €

Accès

RER ligne D, station Saint-Denis

Métro ligne 13, station Saint-Denis Basilique

Voiture Porte de la Chapelle, Autoroute A1, sortie n°2 Saint-Denis centre, contourner la Porte de Paris, 1^{re} à gauche « autre directions » puis suivre « Théâtre Gérard Philipe »

Après le spectacle, navette retour vers Paris (arrêts Porte de Paris (métro) ; La Plaine-Saint-Denis, Porte de la Chapelle, Stalingrad, Gare du Nord, Châtelet)

Relations Presse TGP-CDN de Saint-Denis :

Patricia Lopez 06 11 36 16 03 / plopez@hotmail.fr

et Nathalie Gasser 06 07 78 06 10 / gasser.nathalie.presse@gmail.com

du 26 mars au 1^{er} avril 2012 / lundi, mercredi, jeudi, vendredi à 19h30 / samedi à 18h / dimanche à 16h / relâche le mardi / salle Mehmet Ulusoy / durée 1h40

VATERLAND Le Pays du père

Théâtre et vidéo



©Thomas Faverjon

d'après *Vaterland : le pays de nos pères* de Jean-Paul Wenzel avec la collaboration de Bernard Bloch

version scénique et mise en scène - Cécile Backès

avec Nathan Gabily, Cécile Gérard, Martin Kipfer, Maxime Le Gall

assistante à la mise en scène - Cécile Zanibelli
scénographie - Antoine Franchet
réalisation des images vidéo - Simon Backès
conseil artistique germanophone - Andrea Schieffer
création son et vidéo - Juliette Galamez, assistée de Stéphan Faerber
costumes - Céline Marin
couture - Camille Pénager
régie générale, lumière et vidéo - Frédérique Steiner-Sarrieux
régie son - Stéphan Faerber
régie plateau - Sophie Ooms
construction décor - Florent Gauthier
photos - Thomas Faverjon
administration - Corinne Duguest et Anaïs Arnaud

Création au NEST, CDN de Thionville Lorraine, le 19 janvier 2010.

Coproduction - Les Piétons de la Place des Fêtes – compagnie conventionnée avec la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Lorraine - et soutenue financièrement par le Conseil Régional de Lorraine et le Conseil Général de la Meuse ;
le Centre Dramatique National de Thionville Lorraine ; Scènes Vosges ; l'Action Culturelle du Pays de Briey.
Avec le soutien du Carreau - Scène Nationale de Forbach ; du Trait d'Union de Neufchâteau ; de La Comédie de l'Est - CDR de Colmar.

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National. Une coproduction France-Culture.
Cécile Backès est artiste associée au Carreau – Scène Nationale de Forbach et de l'Est Mosellan.

NOTES SUR LE SPECTACLE LE SON DE LA GUERRE

Vaterland est le récit d'une naissance à soi-même, à son identité propre, à sa culture. Et sa culture, c'est le rock'n'roll. Sa culture est faite d'une mémoire d'enfance à Saint-Etienne pleine de bombes. Voilà le juste chemin pour aborder la seconde guerre, aujourd'hui et à ce moment de mon parcours.

Vaterland est le récit d'une naissance de soi-même, à son identité propre, à sa culture. Dans la préparation du travail, j'écoute beaucoup de musique. Du rock. Ça tombe bien, le début des années 1980 est une période féconde. The Clash, icônes du mouvement punk. Joy Division et the Stranglers, précurseurs de la new-wave à suivre. Jacno, Marquis de Sade et les Rita Mitsouko pour la France. Et Nina Hagen, berlinoise hors-normes. Je m'en souviens bien, j'avais 15 ans en 1981, c'était un phénomène débordant, l'irruption de la culture rock, dans les journaux, sur les scènes, à la télé. Nous étions les enfants du rock.

Nous étions les enfants de quelque chose, enfin. Je crois que le son du rock'n'roll est né de la guerre. Qu'il incarne le souvenir des bombes. Des musiciens ont dit cela, Keith Richards, par exemple, guitariste des Rolling Stones, né en 1943 sous les bombardements de l'armée allemande. Le son de cette musique exprime un des visages les plus violents de la guerre. Peut-être a-t-il continué de raconter les autres guerres - le Vietnam, le Cambodge, les Intifadas, le Liban, la guerre du Golfe... - sur un mode quotidien, journalier, puisque maintenant c'est la guerre tout le temps, toujours il y a un conflit armé quelque part qui s'embrase. Comme David Lescot l'a très justement remarqué, on est passé d'une pensée de la guerre événementielle à un état de guerre permanent. De Brecht à Edward Bond. Alors que dit le *Vaterland* de Wenzel et Bloch, aujourd'hui ? Au-delà de son scénario renversant et de cette enquête dans l'Allemagne pluvieuse des années 1980 ? Justement, c'est un texte porté par un jeune homme, un musicien de rock. Qui cherche son père, qui cherche ses traces. Mais pas dans la contemplation d'un héros méconnu, pas plus que dans le drame d'une enfance volée. Retrouver ce père pour ensuite se débarrasser de cet héritage. Le poser quelque part et s'occuper de sa propre vie. Aujourd'hui qu'elle est racontée aux enfants en DVD colorisés, la guerre a rejoint les pages de l'album d'images de l'Histoire de France. Ce n'est plus de réalité dont il est question, ni de témoignage, ce temps-là est fini. Il s'agit d'images et de représentations.

Pour moi, le moment est venu de penser la guerre comme fond de scène, décor lointain, série de filigranes. Il n'y a pas de volonté pédagogique dans *Vaterland* : d'autres supports font ça très bien. Aucune image littérale, ni visuelle ni sonore. Mais des évocations, des signes pensés comme des traces de la guerre. De la musique, des images sonores. Et d'autres images, filmées, viendront évoquer les rues des villes réduites en poussière.

Vaterland, s'il ne propose pas de point de vue sur la guerre, est en revanche un récit né de la guerre. Un roman familial, mélo sauvage, aux pieds plongés dans la boue de l'Occupation puis de l'Allemagne dévastée. D'une génération à l'autre, rien n'a été dit. Dans cette absence de paroles est arrivé le son pour raconter la guerre. Certains visages de la guerre sont impossibles à dire, alors la musique a pris le relais. C'est une histoire d'absence de transmission, *Vaterland*. C'est ça que j'ai envie de raconter : comment une histoire comme celle-ci se transmet par le silence, comment naît la musique dans les trous de paroles, comment le sifflement des bombes enfante des riffs de guitare.

Cécile Backès, octobre 2009

*du 31 mars au 3 avril 2012 / lundi, mardi, samedi à 20h30, dimanche à 16h30 /
salle Roger Blin / durée 1h20*

JACKIE

Théâtre, danse et vidéo



© Gwénola Bastide

avec Julie Coutant et Nirupama Nityanandan

son - Jean-Baptiste Doulers
lumière - Benoît Théron
scénographie - Barbara Kraft
conception images - Jean-Louis Gonnet

Production – Compagnie Les Productions Merlin

Coproduction – le TAP-Scène nationale de Poitiers, le Théâtre universitaire de Nantes

NOTE DE MISE EN SCENE

JACKIE KENNEDY

D'abord, il y a Jackie Kennedy, cette silhouette mince et brune, dont nous nous souvenons tous. Peinte par Warhol, égérie d'une jet-set particulièrement glamour, elle reste une figure de la modernité.

Née Jacqueline Lee Bouvier en 1929, dans l'État de New-York, favorisée dès la naissance par la fortune, elle fréquente des écoles sélectes, est appréciée pour ses qualités littéraires et sportives, mais sa mère freine très vite ses velléités professionnelles.

Jackie est obéissante, elle le prouve en épousant, le 12 septembre 1958, John Fitzgerald Kennedy, star montante du parti démocrate, de 12 ans son aîné. Le mariage est célébré par le Cardinal Richard Cushing, ami de la famille Kennedy, et est considéré comme l'évènement mondain de la saison.

Mais Jackie a des relations difficiles avec la famille Kennedy et son mariage est tout de suite troublé par les maladies et les infidélités de son époux.

Elle fait une fausse couche en 1955, puis donne naissance à une petite fille mort-née en 1956, et finit par mettre au monde sa fille Caroline en 1957. Kennedy est déjà élu président des États-Unis quand son fils John Fitzgerald Kennedy Jr. naît le 25 novembre 1960. Le dernier enfant du couple, né prématurément le 7 août 1963 meurt deux jours plus tard, des suites d'une malformation pulmonaire.

En janvier 1960, John Fitzgerald Kennedy annonce sa candidature à la présidence des États-Unis et gagne l'élection de peu face à son concurrent Nixon le 8 novembre 1960.

John Fitzgerald Kennedy prête serment en tant que trente-cinquième président des États-Unis le 20 janvier 1961. Le somptueux gala qui marque le début de son mandat est organisé par Frank Sinatra et Peter Lawford, et de nombreuses célébrités y sont conviées. Jacqueline Kennedy est désormais connue sous le surnom de Jackie, tandis que son époux, le président, est appelé Jack. Alors âgée de 31 ans, Jackie fait partie des plus jeunes premières dames de l'histoire des États-Unis. La restauration de la Maison Blanche devient son grand projet. Elle déclare néanmoins qu'elle sera d'abord mère et épouse et ensuite seulement première dame. Pour elle, les relations familiales sont prédominantes : « Si vous ne réussissez pas à élever correctement vos enfants, je ne pense pas que quoi que vous fassiez correctement ait encore de l'importance. »

Jackie est très admirée pour son élégance, elle porte les créations de Chanel, Givenchy ou Dior, mais aussi de Lilly Pulitzer ou de Oleg Cassini. On adore son style et ses apparitions officielles créent la légende. Lorsqu'elle arrive avec Jack à Paris, en mai 1961, celui-ci déclare « Je suis l'homme qui ai accompagné Jackie Kennedy... et j'ai adoré. » D'ailleurs le Times écrit : « Il y avait également son compagnon avec elle. » Il n'y a pas que les politiques qui apprécient la jeune femme, les artistes également. Jackie se rebelle parfois. Lorsqu'elle apprend que Marilyn Monroe chantera pour Jack le jour de son 45^{ème} anniversaire le 29 mai 1962, elle décide de ne pas y assister. Néanmoins, Jackie est fidèle à son personnage, et quelle que soit la vie extra-conjugale de Jack, ne manifeste aucun signe public de jalousie.

Le 21 novembre 1963, Jackie accompagne son mari au Texas pour sa campagne de réélection. Le lendemain, le couple traverse la ville de Dallas assis à l'arrière d'une voiture officielle décapotée lorsque trois coups de feu éclatent, dont le troisième atteint le président à l'arrière de la tête. En dépit des tentatives de réanimation à l'hôpital le plus proche, le président est finalement déclaré mort.

Quelques heures plus tard, à bord de l'avion présidentiel *Air Force One* qui les ramène à Washington, Lyndon Baines Johnson prête serment comme 36^{ème} président des États-Unis. À ses côtés se tiennent son épouse Lady Bird et Jackie, qui porte toujours son costume rose Chanel éclaboussé par le sang de son époux, en dépit des suggestions de changer de vêtement, justifiant son attitude par son désir de montrer aux gens ce qu'on avait fait à son mari. En outre, elle refuse de quitter sa dépouille et exige que deux prêtres catholiques l'assistent.

Lors de l'enterrement du président Kennedy qui a lieu le 25 novembre 1963, date du troisième anniversaire de son fils John junior, Jacqueline Kennedy et ses deux enfants montent et descendent les premiers les marches de l'entrée de la cathédrale. Pendant la cérémonie, elle ne manifeste son émotion que lors de *l'Ave Maria!* de Franz Schubert. Le public la saluera pour sa tenue considérée comme droite et valeureuse.

Deux semaines plus tard, elle s'installe avec ses deux enfants dans un appartement de la Cinquième Avenue à New-York.

Le 20 octobre 1968, elle épouse l'armateur et milliardaire grec Aristote Onassis sur l'île de Skorpios, propriété des Onassis, dans la mer Ionienne. Cependant, Onassis aura une liaison avec Lee Radziwill, la sœur de Jackie, tandis que, Maria Callas, quittée par Onassis, est en plein désespoir. Onassis meurt en 1975. Jackie n'hérite que de 20 millions de dollars alors qu'elle aurait pu prétendre à beaucoup plus, et rentre à New-York.

Peu après, elle rencontre Maurice Tempelman, un industriel belge avec qui elle terminera sa vie. En 1994, elle est atteinte d'un cancer du système lymphatique. Elle s'éteint dans son sommeil le jeudi 19 mai 1994, à l'âge de 64 ans, dans son appartement de la Cinquième Avenue, à 22 heures 15, entourée de ses proches.

ELFRIEDE JELINEK, SON TEXTE

Et puis il y a Elfriede Jelinek, écrivain autrichienne, dont l'écriture puissante, sèche et corrosive, dénonce depuis ses débuts les idéologies et les humiliations faites aux femmes, tant physiques que morales. On est saisi par la violence qui sous-tend le monologue de *Jackie*. Une fois de plus, Elfriede Jelinek explore la névrose et la brutalité, en mettant en évidence les rapports de forces socio-politiques et leurs répercussions sur les comportements sentimentaux et sexuels.

Un texte violent donc, mais également d'une effarante douceur : la parole d'une femme proche du pouvoir et pourtant soigneusement cantonnée à son rôle d'épouse. Une femme qui souffre dans son corps des dérèglements de son mari, immédiatement harcelée par la mort de ses deux premiers enfants, immergée dans un univers morbide qui la poursuivra jusqu'au bout.

Jackie, selon Jelinek, c'est d'abord une femme qui crée son image. Ou la subit : « Je préfère être raccrochée à toutes ces images de moi et traînée derrière elles, ainsi je n'ai besoin de m'occuper de rien ». Elle dit également : « Je m'allonge dans ma forme, que mes vêtements m'ont forgée. » Plus tard, elle dira encore : « C'était mon écriture, mes vêtements. (...) Les vêtements sont parfaitement morts, bien qu'ils semblent vivre sur moi. Ou est-ce moi qui vis grâce à mes vêtements ? (...) C'est pour cela que je me suis tellement intéressée à la mode. Elle est ce qu'elle est. Et l'être humain disparaît dedans. »

Création d'une nouvelle silhouette, d'une image, c'est ce qui sous-tend tout le monologue. Finalement, qui est Jackie Kennedy, on ne le saura jamais. On est face à une femme qui a révolutionné la silhouette – robes droites, courtes, taille gommée, qui lui donnent une ligne juvénile, parfois presque androgyne, en rupture avec le style de l'époque, robes plus longues, taille marquée, poitrine moulée -, et d'une certaine manière en créant son image s'est accouchée elle-même.

Mais derrière cette image, qu'y a-t-il ? Elle dit d'elle-même qu'elle est ombre et que seule l'ombre survit alors que la lumière peut s'éteindre n'importe quand.

Car survivante, effectivement elle l'est. Le clan Kennedy est marqué par la mort, et Jackie déclare que le blanc est sa couleur préférée, qu'elle la partage avec la mort, le grand blanchissant.

Il y a donc le vêtement, avec l'idée paradoxale que de se créer une image, c'est pour mieux disparaître : « Je cherche à faire croire que je n'ai pas de corps en dessous ».

Il y a aussi cette obsession de la tenue, qui passe par l'obéissance à une caste : « Il faut que tu obéisses ! C'est seulement quand tu te feras remarquer partout que vraiment tu auras obéi. Blottis-toi contre la chair bien qu'elle soit avariée, le principal est qu'elle soit si richement garnie que la chair disparaisse en dessous. Pour ce qui est de la maîtrise de soi-même, il n'y a meilleure éducation que celle que maman m'a donnée... »

Puis il y a ces substances illicites, qui justement permettent de se tenir et de briller : « Les drogues sont derrière nous, dressées comme des I. C'est vraiment injustes qu'on

ne puisse les voir, qu'elles soient si proscrites les pauvres, qui confèrent à notre existence quelque chose de si merveilleux ! C'est vache ! Pendant toute une journée, on peut être éveillé et excité, et personne ne le remarque. Pendant des jours et des nuits, on peut être éveillé et injuste, et personne ne le remarque. Les drogues sont ce dont rêve l'humanité entière mais dont très peu de gens peuvent faire l'expérience. C'est bien comme ça. »

Pas de désir chez Jackie, pas de libido, un froid constat sur son époux : « Equitation, tennis, ski, c'est la manière dont je m'embrasse. Instantanément, Jack a commencé à importuner telle ou telle femme lorsqu'on lui tournait le dos, mais c'était à cause de la cortisone. Ça existe, sans que l'on ait besoin de lâcher la main de maman. Chaque jour, le Dom Juan fait des progrès sans avoir pris de cours (...) Il saute sur chaque femme, mais ne saute sur aucune dispute avec moi. » La sexualité avec Jack, c'est une autoroute vers la mort : « Trop d'accouchements, dont plus de la moitié en vain. A quoi bon ! Expulsion prématurée ou mort d'enfant. Je ne me remettrai jamais de la mort de la petite Arabella et du petit Patrick, pas même dans l'éternité. (...) Mon mari souffrait d'une urétrite chronique – une inflammation de l'urètre suite à une blennorragie. Sa maladie d'Addison en empêchait la guérison complète, son système immunitaire était affaibli. Lors de son autopsie, on a d'ailleurs décelé une infection aux chlamydiae. Elle se transmet uniquement par voie sexuelle, voyons de qui à qui selon vous ? » Mort des enfants, mort du mari, mort des beaux-frères.

Il reste le pouvoir ou, là encore, l'image du pouvoir : « Il faut être soi-même les pas que les gens entendent devant la porte, et qui les paralysent de peur. C'est cela le pouvoir. (...) Il n'est pas neutre le public. Il s'exprime expressément dans le but de devenir l'influence décisive, le mètre pour nous, les maîtres, qui nous jetons dans notre propre spectacle et souvent à côté parce que nous n'avons pas la bonne mesure. »

Image de femme dans une langue d'homme, on a du mal à y croire, pourtant cela résonne avec toute la force de l'écriture de Jelinek : « Une personne comme Plath ne sera jamais une icône, sauf pour des bonnes femmes abruties qui pensent avoir conquis leur propre intelligence. Ridicule. D'où pourrait-elle bien sortir ?! À quoi l'emploieraient-elles sinon pour des histoires de palier ? »

Une dernière phrase sur les femmes : « Cependant, à travers nous, les femmes, parle toujours, quoi que nous fassions, autre chose, qui malheureusement parle plus fort que tout, et cette chose est la mort. »

JACKIE, UNE MISE EN SCENE

Dès que j'ai eu connaissance de ce texte, j'ai eu envie de le monter. Parce qu'il est drôle, atrocement drôle. Parce qu'il est d'une telle force qu'il peut être chuchoté, comme on murmure les pires atrocités. Parce qu'il est faussement futile et dénonce un ordre obscène qui n'a pas changé. Bref, parce que plus que jamais, il faut le donner à entendre.

Description d'une famille, on pourrait même dire d'un gang, au pouvoir. Et qui dit gang signifie abus de pouvoir. À sa tête, John Kennedy, surnommé Jack, dont le meurtre a fait un martyr. Il semble pourtant que l'homme ne soit pas tout à fait conforme à l'icône que l'histoire a fabriquée. Obsédé sexuel, malade, drogué, voilà en creux le portrait d'un président qui avait le droit et la responsabilité d'appuyer sur le bouton de l'arme atomique.

Description également du rapport politique homme/femme, qui n'a guère évolué non plus. Cela dans la bouche d'une femme qui ne se positionne pas en victime mais en metteur en scène de sa propre existence ou plutôt de sa propre personne. Avec une parole souvent caricaturale qui accuse en feignant d'adhérer à l'asservissement exigé.

Si le texte d'Elfriede Jelinek raconte comment une femme se crée une image jusqu'à y disparaître, s'y noyer, le parti pris du spectacle s'articule sur le constat que nous sommes toutes des Jackie Kennedy. Notre ambition n'est donc pas la représentation d'une Jackie plus vraie que nature, mais de nous inspirer du modèle pour attribuer sa parole à l'un de ses possibles avatars. Sur scène, deux interprètes. L'une qui incarne la parole de Jackie, l'autre qui se coule dans son image. À elles deux, elles parviendront à cette perfection d'une image en papier glacé, en deux dimensions, sans épaisseur, « des figures féminines, filandreuses, sans chair, saines, bien que cette chair fût frappée des coups les plus durs. (...) Nous n'avons pas de corps... Je vous en prie, destin, servez-vous ! »

Pour la compagnie Les Productions Merlin
Anne Théron

du 29 mars au 9 avril 2012

Sandrine - jeudi 29 mars, jeudi 5 avril, lundi 9 avril /durée 1h30

Chacal - vendredi 30 mars, lundi 2 avril, vendredi 6 avril /durée 1h

Intégrales - samedi 31 mars et 7 avril

Salle Jean-Marie Serreau

Ô MON PAYS !

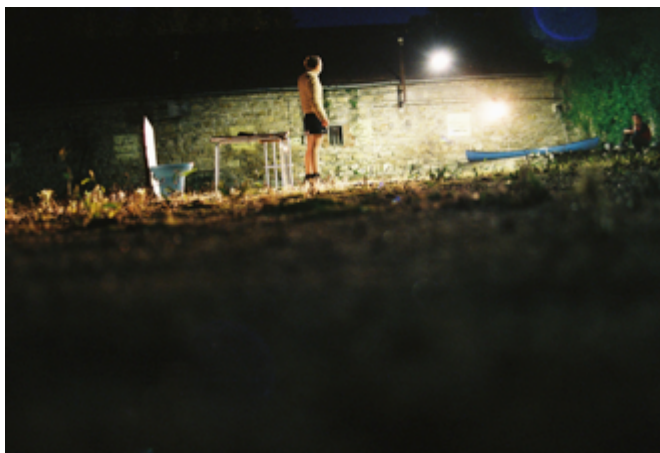
Un diptyque de la Cie du **Pôle Nord**

1-C.D.I. - SANDRINE, LA DESTINÉE D'UNE TRIEUSE DE VERRE

2-C.D.D. - CHACAL, L'AUTOROUTE DOIT ÊTRE ININTERROMPUE

par Lise Maussion, Damien Mongin, Guillaume Thermet et Yellow Flight
accompagné de Charlotte Fleury, Joséphine Gelot, Delphine Prouteau et Grégoire Terme.

Théâtre



© Martin Tronquart

SANDRINE, LA DESTINÉE D'UNE TRIEUSE DE VERRE

par Lise Maussion, Damien
Mongin et Yellow Flight

CHACAL, L'AUTOROUTE DOIT ÊTRE ININTERROMPUE

par Lise Maussion, Damien Mongin
et Guillaume Thermet



© Christophe Laporte

Production - Théâtre Pôle Nord

Le Théâtre Pôle Nord est associé à LA BANDE -communauté de compagnies-.

Le diptyque est présenté chez notre complice **la Maison des métallos à Paris**
du 20 au 25 mars 2012 – Renseignements : www.maisondesmetallos.org

Un diptyque

Durant les deux années qui ont suivi la naissance du Théâtre Pôle Nord, nous avons répété et joué sans trêve. Le premier spectacle *Sandrine* a été écrit en six mois. À peine commencions-nous à le jouer que nous repartions sur l'écriture de *Chacal*, qui est arrivé neuf mois plus tard.

Ces spectacles sont venus dans un même souffle. Ils sont la trace d'un seul et long chemin, une errance théâtrale à travers l'actualité française. Le sentiment d'une misère diffuse.

Ces spectacles se font écho. Leurs personnages, Sandrine enferrée dans sa vie comme dans un bloc de granit, et Chacal sans racine et sans nom, s'interpellent. C'est pourquoi nous décidons aujourd'hui de ne pas les séparer, de les jouer ensemble en alternance dans les théâtres.

Ils formeront désormais les pendants d'un seul et même dyptique : *Ô MON PAYS !*

Lise Maussion et Damien Mongin

1. C.D.I. - Sandrine

par Lise Maussion, Damien Mongin et Yellow Flight

Alors donc je m'appelle Sandrine, voilà. J'ai vingt-sept ans, j'ai bientôt vingt-huit ans mais pour l'instant j'ai vingt-sept ans. Mon signe astrologique c'est taureau, par contre je ne connais pas mon ascendant. Je n'ai jamais su en fait quand est-ce que je suis née, et si on ne sait pas quand est-ce qu'on est né, qu'on ne sait pas exactement - parce qu'il faut savoir exactement quand est-ce qu'on est né -, hé bien on ne peut pas savoir son ascendant. Donc je n'ai jamais su mon ascendant. J'ai téléphoné à ma mère plusieurs fois pour lui demander : Mais quand est-ce que je suis née, à quelle heure je suis née ? Elle m'a dit : Tu es née la nuit, dans la nuit. Elle dit : C'est la nuit... Mais la nuit c'est vague. Il fait nuit il est vingt-et-une heures, ensuite il fait nuit jusqu'à cinq heures du matin. Entre vingt-et-une heures et cinq heures du matin il y a beaucoup de choses qui changent, la Terre tourne, le Soleil tourne, tout tourne dans la nuit, donc du coup je ne peux pas savoir mon ascendant. Bon mais c'est pas... c'est pas... en tout cas je sais que je suis taureau. Donc je suis taureau. Voilà quoi je.... Ben c'est Sandrine quoi !

2. C.D.D. – Chacal

par Lise Maussion, Damien Mongin et Guillaume Thermet

Je fais partie des grands travaux.

Je fais partie des hommes qui construisent des autoroutes. Comme on construit des cathédrales.

Pour d'autres hommes, qui n'ont pas peur d'aller vite, qui n'ont pas peur que tout s'écroule.

Je dors dans une chambre d'hôtel.

La radio ne marche pas.

J'appelle ma femme avant de dormir pour entendre sa voix.

Elle voulait un enfant parce qu'elle avait vingt ans je lui ai dit qu'elle avait le temps qu'elle pouvait en avoir jusqu'à quarante ans elle m'a dit qu'à quarante ans elle en aurait trois.

Le réceptionniste me réveille à six heures.

Un Turc me cherche les poux et j'en ai pas.

Je ne suis plus un enfant. Je ne fais plus partie du code pénal. Je ne suis pas un animal non plus.

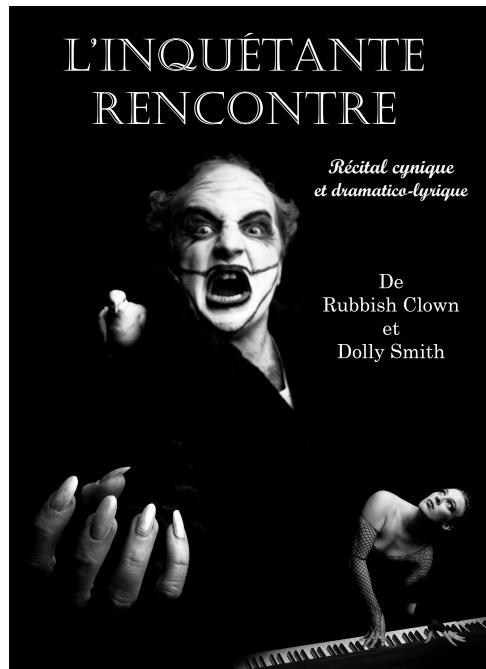
Je suis sous la route.

Autour de Ô MON PAYS !

samedi 31 mars 2012 à 21h30 et samedi 7 avril 2012 à 21h30 /
au café du théâtre / entrée libre

L'INQUIÉTANTE RENCONTRE DE RUBBISH CLOWN ET DOLLYSMITH

Cabaret



Duo piano et voix,
musiques et textes originaux

chant – Fred Lopez
piano et chant – Barbara Weldens
mise en scène – Églantine Jouve

L'histoire

Rubbish fut en son temps un clown tirant les rides des causes désespérées. Rejetant les milieux hospitaliers stériles et les nez rouges, ses lieux de prédilections furent les rades sordides et les ruelles sombres du quartier Montmartre... Des années et des années à croire que ces laissés-pour-compte crasseux, violents, maniaques et sans espoir arriveraient à se déridier ne serait ce qu'un coin de l'esprit. Mais voilà, à trop fréquenter l'innommable et le pire de l'âme humaine... Dolly, elle, vient d'on ne sait où et semble aller vers nulle part... Elle seule sait tout ça... Mais que fait une si belle fille à l'allure de licorne et au regard félin, parmi ces immondices ?

*du 5 au 15 avril 2012 / lundi, mercredi, jeudi, vendredi à 20h30 / samedi à 18h
/ dimanche à 16h /
relâche le mardi / salle Mehmet Ulusoy / durée 1h*

VIOLET

Théâtre et marionnettes



© Ivan Boccara

de Jon Fosse
Traduction - Terje Sinding
Mise en scène – Bérangère Vantusso
Compagnie Trois-six-trente

Avec Anne Dupagne, Junie Monnier, Guillaume Gilliet, Christophe Hanon, Sébastien Lenthéric, Philippe Rodrigez-Jorda

conception des marionnettes - Bérangère Vantusso et Marguerite Bordat
sculpture et peinture des marionnettes- Marguerite Bordat
moulage, conception et montage des corps des marionnettes - Einat Landais
assistée de Cécile Boivert, Elsa Maurios, Michel Ozeray
costumes des marionnettes- Sara Bartesaghi Gallo
perruques des marionnettes - Nathalie Régior
scénographie et costumes - Marguerite Bordat
lumière - Olivier Irthum
création sonore - Arnaud Paquette et
création musicale - Cheresse - Jean-Philippe de Gheest, Arnaud Paquette,
Hugues Warin
ingénieur du son - Alban Moraud
collaboratrice artistique - Adél Kollar
décor construit dans les ateliers du TNT sous la direction de Claude Gaillard

L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté.

Coproduction - Théâtre national de Toulouse-Midi Pyrénées, CCAM-scène nationale de Vandoeuvre-les-Nancy, La compagnie trois-six-trente, Nouveau théâtre-CDN de Besançon et de Franche Comté, L'Arc-scène nationale du Creusot, L'Apostrophe théâtre des Arts-scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise, Direction des actions culturelles de Gonesse.

La compagnie trois-six-trente est conventionnée avec la DRAC Lorraine.

Avec le soutien du Conseil Régional de Lorraine, l'aide à la production d'Arcadi, et le soutien du département de la Seine-Saint-Denis.

Remerciements à La Dynamo de Pantin et au TGP-CDN de Saint-Denis.

VIOLET PAR BÉRANGÈRE VANTUSSO

« Des fois on aimerait bien retourner comme quand on était un peu plus petit, que tout le monde nous aimait, tout le monde nous disait qu'on était un peu beau. C'est un peu puéril mais de temps en temps on se dit que c'était bien quand on était petit, c'était tout doux. C'est dommage que la vie aille de plus en plus dure. »

Extrait du film *L'Heure de la piscine* de Valérie Winckler

Violet est le quatrième volet d'un cycle de mise en scène interrogeant le rapport au réel (*Kant* de Jon Fosse en 2006, *Les Aveugles* de Maeterlinck en 2008 et *L'Herbe folle* d'Eddy Pallaro en 2009). Le choix de *Violet* a été guidé par le désir de poursuivre un champ d'investigation qui a pour particularité de mettre sur scène des marionnettes hyperréalistes. Ces marionnettes portent en elles toute la réalité de la vie, sans être vivantes. Leur présence sur scène est très troublante et ouvre un espace de jeu étonnant qui se situe au croisement de trois présences, celle de l'acteur, de la figure hyperréaliste et du poème du texte.

La langue de Jon Fosse est propice à ce déplacement du réel car elle porte déjà en elle ce doute sur ce qui « est » vraiment. Le vocabulaire est épuré, les répliques sont courtes et méticuleusement découpées, les mots se répètent trop souvent pour être « vrais », au final on se demande sans cesse si ce que l'on entend est dit ou pensé. Ce doute sur la provenance de la parole, doublé du côtoiement entre acteur et marionnette, donne au texte une portée inédite.

Violet parle de la fragilité, la violence, la complexité de l'adolescence.

Elle met en scène 5 adolescents : Le Garçon, La Fille, Le Batteur, Le Chanteur, Le Bassiste.

Ils ont 15 ou 16 ans.

Les garçons ont créé un groupe de musique, ils ne savent pas encore vraiment jouer, ils viennent d'acheter leurs instruments. La fille est amoureuse. Du batteur ? Du guitariste ?...

Ils répètent dans les sous-sols de l'usine abandonnée qui leur sert d'horizon au quotidien. On imagine bien que les pères et les pères des pères y ont travaillé.

Eux rêvent sans doute au succès, à une autre vie. Souvent, en lisant *Violet*, je pense aux Clash se déchaînant sur *Should I Stay or Should I go*.

Les tensions et les non-dits qui parcourent leurs relations font vibrer tous les bouleversements de la créativité, du mal être, de la sexualité, de la rivalité, du sentiment amoureux.

Violet parle aussi de nos héritages, du passé qui nous construit et qui guide imperceptiblement les relations aux autres et à nous-mêmes.

Pour « jouer » ces cinq adolescents, Marguerite Bordat, moi-même et les six personnes de l'équipe de construction ont réalisé cinq marionnettes hyper-réalistes, qui sont plus grandes que la taille humaine - environ 2 mètres. Ce sont les corps maladroits des jeunes gens qui nous ont inspiré ces nouvelles sculptures. Membres trop longs, jambes maigres, mouvements hésitants. Ils sont trop grands parce que leurs corps ne sont pas finis, pas encore adaptés au monde adulte. Ils sont trop grands parce que nous les regardons de près, parce que leur violence nous dépasse et que leur désir est immense. Ils sont « marionnettes à l'image du réel » parce que c'est bien l'Adolescence que Jon Fosse sonde dans sa pièce et non les adolescents, leur donner l'allure de la vie sans la vie c'est se pencher sur l'essence de leur existence avant de les envisager dans leurs individualités.

La musique est au cœur de la pièce. Elle est ce qui relie les personnages, ce qui les fait exister, rêver. C'est la musique qu'ils jouent (les morceaux qu'ils répètent ensemble), c'est aussi leur musique intérieure, instinctive, directe.

Il me semble que c'est à travers elle que devra apparaître la puissance des sentiments, ce précipité de révolte, de feu noir autant que l'immense besoin d'être aimé et de regarder vers demain.

La création sonore de *Violet* revient de manière évidente au bassiste Arnaud Paquette qui fait partie des fondateurs de la compagnie trois-six-trente et qui en réalise depuis 10 ans toutes les musiques (en live ou enregistrées). Ce qui me touche dans son approche du son au théâtre c'est qu'elle est avant tout celle d'un musicien. Ce qui l'intéresse à chaque fois c'est de sonder la pulsation de la pièce plus que son atmosphère, son contexte ou sa narration. Pour cette 7^{ème} création de la compagnie, où la musique tient un rôle à part entière, c'est plus que jamais avec lui que je souhaitais travailler. Depuis quelque temps, Arnaud a créé le groupe Cheresse avec deux autres musiciens bruxellois, Jean-Philippe De Gheest (batterie) et Hugues Warin (guitare). Leur musique est puissante, tendue et poétique, elle me fait penser à un volcan. Elle semble faite sur mesure pour *Violet* et leur formation ressemble étrangement au groupe de la pièce...

En lisant *Violet*, je sens que quelque chose est sur le point d'exploser, quelque chose d'extrêmement fragile. Je voudrais rendre compte de cette fragilité d'être, de l'immense besoin d'amour et de reconnaissance qui précède l'explosion.

Bérangère Vantusso

CALENDRIER VI(LL)ES

MARS

	<i>SALLE ROGER BLIN</i>	<i>SALLE J-M SERREAU</i>	<i>SALLE M. ULUSOY</i>
Lundi 26			19h30 VATERLAND
Mardi 27			RELÂCHE
Mercredi 28			19h30 VATERLAND
Jeudi 29		20h SANDRINE	19h30 VATERLAND
Vendredi 30		20h CHACAL	19h30 VATERLAND
Samedi 31	20h30 JACKIE	17h30 SANDRINE 20h CHACAL 21h30 CABARET	18h VATERLAND

AVRIL

	<i>SALLE ROGER BLIN</i>	<i>SALLE J-M SERREAU</i>	<i>SALLE M. ULUSOY</i>
Dimanche 1	16h30 JACKIE/RENCONTRE	15h SANDRINE 17h30 CHACAL	16h VATERLAND
Lundi 2	20h30 JACKIE	20h CHACAL	
Mardi 3	20h30 JACKIE	RELÂCHE	
Mercredi 4		RELÂCHE	
Jeudi 5		20h SANDRINE	20h30 VIOLET
Vendredi 6		20h CHACAL	20h30 VIOLET
Samedi 7		17h SANDRINE 20h CHACAL 21h30 CABARET	18h VIOLET
Dimanche 8		15h SANDRINE 17h30 CHACAL	16h VIOLET
Lundi 9		20h SANDRINE	20h30 VIOLET
Mardi 10			RELÂCHE
Mercredi 11			20h30 VIOLET
Jeudi 12			20h30 VIOLET
Vendredi 13			20h30 VIOLET
Samedi 14			18h VIOLET
Dimanche 15			16h VIOLET